

alors comme de nous-mêmes, de quelque manière que nous les ayons découverts.

Pour déterminer cette notion de la connaissance, il faut l'analyser dans les trois éléments qu'elle contient, comme sujet, comme objet et comme rapport.

CHAPITRE PREMIER

LE SUJET DE LA CONNAISSANCE

Le sujet de la connaissance est la pensée, c'est à dire l'esprit comme être intelligent. Intelligence et pensée sont synonymes pour nous. Et comme l'esprit est *un* et que son intelligence est *une*, le sujet de la connaissance est toujours le même pour chacun. Les objets de la pensée peuvent varier à l'infini, le sujet ne varie pas. Quelque multiples que soient nos connaissances, elles sont toujours *nos* connaissances, c'est à dire les manifestations d'une seule et même substance individuelle. Tout l'ensemble des choses peut ainsi se refléter dans chaque intelligence, chaque moi est un miroir du monde. Nous voyons là de nouveau une image de la nature humaine. L'anthropologie enseigne que l'homme est un résumé de la création entière, que toutes les forces du monde physique et du monde spirituel s'équilibrent dans l'humanité et s'y montrent à leur plus haute puissance. La partie est semblable au tout. La pensée des êtres raisonnables reproduit, ce semble, l'organisation universelle, ou devient, comme le disait Leibnitz de ses monades, représentative de l'univers entier.

Le sujet de la connaissance est le moi. C'est du moi que procèdent toutes nos pensées; c'est au moi qu'elles appartiennent et se rapportent comme phénomènes; c'est dans le moi qu'elles demeurent et se groupent en un tout. Quelque

multiples que soient nos connaissances, elles se réunissent en unité dans l'unité de la conscience. Il semble donc que le moi ait une conscience perpétuelle et irrécusable de lui-même. En effet, le moi s'affirme dans toutes ses affirmations particulières; la pensée *moi* ne quitte pas le champ de l'intelligence, à quelque objet que l'on pense, qu'on le sache ou qu'on l'ignore. Quand on parle du monde extérieur, on le met en face du moi et l'on saisit à la fois les deux termes, car le monde n'est extérieur que par rapport au moi. Lorsqu'on songe à ses semblables, on se replie sur soi-même, car c'est au moi que les autres hommes sont semblables. Aussitôt qu'on découvre la pensée, l'activité ou la liberté par l'analyse psychologique, on les attribue comme qualités au moi, et chacun dira : *ma* pensée, *mon* activité, *ma* liberté. La pensée *moi* est donc sous toutes nos autres pensées; celles-ci la présupposent et la complètent, elle-même n'en présuppose aucune et les accompagne toutes. C'est pourquoi la pensée *moi* est le fait primitif de la conscience et le point de départ de la science (1).

La pensée *moi* est une simple notion, qui affirme le moi, sans rien affirmer du moi. Elle ne peut donc pas s'exprimer sous forme de jugement, car le jugement exige deux termes. La première proposition qui, dans l'ordre logique, succède à l'intuition de soi-même est celle-ci : *je pense*; la seconde est *je connais*. Au point initial, le moi est encore indéterminé; maintenant il se détermine successivement et se reconnaît dans la conscience comme une chose qui pense et qui sait. Quelle est la valeur de ces deux jugements? Souvent on les prend comme synonymes, et cette équivalence est fondée sur ce qu'on ne saurait pas penser sans un objet, et qu'il y a connaissance, dès qu'il y a un sujet, un objet et un rapport. Penser à Dieu, c'est le connaître à quelque degré, c'est le distinguer de ce qui n'est pas lui. On ne pense pas à vide, quoiqu'on dise parfois, pour arrêter une indistrétion : Je ne pensais à rien. Celui qui veut bien s'observer trouvera que sa pensée a toujours un objet, futile ou grave, chimé-

(1) *La Science de l'âme dans les limites de l'observation*, 1^{re} partie chap. II.

rique ou réel. On peut penser à l'impossible, sans doute; mais l'impossible est aussi quelque chose : il est la limite du possible et comme tel un objet important et difficile de la science; s'il n'a pas d'existence objective, il existe encore en nous, dans notre imagination. La recherche de la quadrature du cercle, par exemple, peut être une vaine tentative, mais n'est pas une pensée vide, car elle a pour objet le rapport des lignes courbes avec les lignes droites. La lecture des histoires merveilleuses souvent égare l'esprit, mais peut aussi donner lieu à des combinaisons ingénieuses qui sont réalisées peut-être sur quelque globe. Les fables, les légendes, les contes, considérés comme éléments d'éducation et d'instruction du peuple, ne donnent pas moins de leçons que l'expérience. Toute pensée a donc un objet, et en ce sens *penser, c'est connaître.*

Nous ne disons pas avec les sensualistes : penser, c'est sentir; car la sensation n'est jamais une pensée. Nous ne disons pas non plus : penser, c'est se représenter ou s'imaginer quelque chose; car si la représentation par l'imagination est un acte de l'intelligence, elle n'est pas toute l'intelligence; penser, c'est aussi généraliser, comprendre, juger, conclure : toute réflexion, toute conception, en un mot tout acte où toute combinaison de l'entendement est une manifestation de la pensée, que son objet soit d'ailleurs sensible ou non sensible.

Mais si, au lieu de considérer la pensée dans ses actes et dans ses produits, où elle s'identifie avec la connaissance, on l'envisage dans sa source, comme propriété de l'esprit, les propositions *je pense, je connais* cessent d'être équivalentes. Il s'agit alors de la pensée et non d'une pensée, et si une pensée peut signifier une connaissance, il n'en est plus de même de la pensée. La pensée est une faculté de l'âme, la connaissance est un acte, un état déterminé de l'entendement. La pensée est à la connaissance comme la puissance est à l'acte : elle est la propriété de l'esprit qui produit la connaissance. Cette distinction en amène une seconde. La pensée est permanente; continue dans la vie, la connaissance est fugitive, transitoire, toujours en voie de dévelop-

pement et de transformation; l'une *est*, l'autre *devient*, selon la valeur antique de ces mots.

L'esprit pense sans cesse, qu'il le veuille ou non, parce que la pensée est un de ses attributs, ou qu'il est de son essence de penser. L'observation, il est vrai, ne suffit pas pour constater la continuité de la pensée dans tous les états et à tous les instants de la vie; mais elle établit qu'il n'existe aucune situation de l'âme d'où l'intelligence soit positivement exclue, et que la pensée se présente à la conscience aussitôt qu'on s'observe. Des pensées incohérentes et sans suite, comme dans le rêve et la folie, ne sont pas des méditations, sans doute, mais sont encore des pensées. Les degrés de culture offrent à cet égard le même phénomène que les états périodiques et anormaux de la vie. La pensée persiste à tous les âges, tantôt confuse et lente, tantôt nette et vive. L'enfant pense avant de parler, quoi qu'en dise le vicomte de Bonald, et doit penser pour apprendre à parler. Nous n'avons aucun souvenir au sujet d'un premier acte dans la série de nos pensées, aucun pressentiment au sujet d'un acte final. Aussi loin que s'étend le sens intime dans le passé et dans l'avenir, comme mémoire et comme prévision, nous avons toujours pensé et nous ne cesserons pas de penser.

En est-il de même de la connaissance? Non, nos connaissances se forment et se déforment, naissent, mûrissent et parfois meurent, selon les âges et les situations de l'âme. L'enfant au berceau ne sait rien encore de la société dont il est membre, de la famille où il entre, du monde extérieur qui sera le théâtre de son activité, du corps même qui va être le compagnon et l'instrument de son âme dans son existence terrestre. Peut-être l'âme a-t-elle vécu déjà avant d'apparaître sur ce globe, mais à coup sûr elle a perdu tout souvenir de la vie précédente quand elle entre par le langage en communication avec ses semblables. Soit ignorance, soit oubli, elle a donc tout à apprendre pour se mettre au niveau de son époque. Tel est le but de la fonction sociale de l'instruction. Grâce à l'enseignement, des connaissances nouvelles se déposent constamment dans les jeunes intelligences et se transmettent avec de nouveaux accroissements

aux générations futures. L'étude ou l'éducation personnelle perfectionne les notions acquises ; le défaut d'application les chasse et les abolit. La connaissance humaine est donc dans un état de fluctuation perpétuelle : tous les jours on apprend, tous les jours on oublie quelque chose. Dans la période ascendante de la vie, les profits surpassent les pertes ; le contraire a lieu dans la période décroissante. En dehors de cette loi, tout dépend des circonstances et des dispositions individuelles. Ce que l'un connaît, l'autre l'ignore ; ce que l'un garde, l'autre le perd.

Mais si les connaissances sont essentiellement variables, quant à leurs objets, ne sont-elles pas fixes au moins sous un autre rapport ? Ne sait-on pas toujours quelque chose et la connaissance alors n'est-elle pas une propriété permanente de l'âme ? Soit, mais la connaissance en ce sens n'est plus que l'acte de la pensée en général, abstraction faite de tel ou tel objet, et l'on revient à l'identité des jugements *je pense, je sais*. Tout homme, en effet, fût-il sourd-muet ou imbécile, sait quelque chose et n'est homme qu'à cette condition. Il distingue les objets qui l'entourent, il s'oriente dans le monde extérieur, il a des opinions sur ses semblables, il se connaît lui-même. L'enfant même, avant d'être initié au langage conventionnel, n'est pas dénué de toute connaissance ; car si la parole repose essentiellement sur la signification des sons, c'est à dire sur la correspondance établie par l'usage entre la série des sons et la série des actes de l'esprit, il est manifeste que, pour apprendre à parler, il faut avoir déjà conscience des actes spirituels que les sons expriment. Sans la connaissance de soi-même, les sons resteraient sons et ne deviendraient jamais des mots. Du reste, avant de parler nos langues, l'enfant possède déjà dans ses gestes et dans ses cris des signes naturels pour l'expression de ses pensées, de ses sentiments, de ses desirs, et sait fort bien se faire obéir de ses parents. Il semble donc que la connaissance soit innée comme la pensée : qui donc se rappelle le moment précis où il a acquis une première connaissance ? Le fait primitif de la conscience peut-il avoir une origine dans le temps ? Cependant, comme nos

souvenirs ne remontent pas jusqu'à la première année de notre existence terrestre, il est impossible de décider par voie d'observation si nos connaissances ont ou n'ont pas un commencement en ce monde. Tout ce qu'on peut affirmer avec quelque vraisemblance, c'est que la connaissance est pour l'esprit ce que la lumière est pour les yeux, que la lumière intelligible a son aurore comme la lumière physique, que nous ne passons pas brusquement des ténèbres de l'ignorance à la clarté de la science, que la connaissance enfin n'est d'abord en nous qu'à l'état de vague lueur et qu'elle se dégage insensiblement, continuellement, par un mouvement plus ou moins rapide, selon les énergies de l'âme, les dispositions organiques et les circonstances du dehors.

CHAPITRE II

L'OBJET DE LA CONNAISSANCE

L'objet de la connaissance est aussi multiple que la réalité : il embrasse d'abord tout ce qui est *connu*, ensuite tout ce qui est *intelligible*, et l'intelligible n'est-il pas tout ce qui est ? Certes, nous ne savons pas encore tout ce qui existe dans l'espace, dans le temps, dans le monde entier, mais ce que nous ne savons pas actuellement, ne le saurons-nous pas un jour, et quelques-uns de nos semblables ne le savent-ils pas déjà ? J'entends par intelligible, ce qui est accessible à la pensée des êtres raisonnables, et je n'ai garde de confondre les limites de mes connaissances avec celles de la connaissance humaine. Existe-t-il un objet qui ne soit pas intelligible, qui ne puisse être connu d'une manière quelconque, vraie ou fausse, complète ou partielle ? Il serait impossible de décider la question, sans empiéter sur la métaphysique, mais il importe, au moins, d'en comprendre le sens.